

tiel, et qu'il fallait à tout prix s'attacher à l'étude pour en acquérir l'amour et continuer à nous cultiver plus tard, dans le monde. Je m'autorise donc de ces paroles, et aussi de mon expérience qui les a vérifiées pour affirmer que les jeunes filles qui croient avoir atteint les limites de la culture intellectuelle en sortant du couvent, sont les dupes d'une déplorable illusion : ces années ne font qu'apprendre à étudier, qu'indiquer la voie. Je félicite les femmes qui ont le bon esprit de s'apercevoir de cela à temps ; elles s'instruiront, et deviendront des vaillantes dans la vie. Le culte du livre console de tout ; il plante au cœur un printemps sans fin, car le vaste champ de la science est semblable à une immense étendue émaillée de merveilleuses fleurs, qui à l'horizon paraît s'unir au ciel, mais se prolongeant à l'infini à mesure qu'on s'y achemine. L'amour seul de l'étude guide à ces lointains enchanteurs, qui se promettent toujours, sans jamais se donner complètement, et dont la poursuite incessante ne lasse cependant pas ceux qui en sont vraiment épris.

Mais le fruit de la science ne se donne pas, il se conquiert : l'étude en est l'écorce amère et la jeunesse doit, avant d'y goûter, l'en dépouiller au prix d'un travail constant, de mille efforts sans cesse renouvelés. Aussi, pour en faciliter la conquête, chaque classe devenait au S. C. un petit cénacle où la maîtresse, d'une main tendre et légère, tout en cultivant l'intelligence, faisait aussi l'éducation du caractère, et ciselait ces cœurs de jeunes filles, comme un artiste la matière dont il attend une œuvre d'art, leur imprimant ce mouvement toujours grandissant vers la vertu et l'idéal, qui enlève en sereine harmonie la vie toute entière.

Le bien, le beau, la science devenaient, aux yeux des élèves ravies, une trinité de lumière qu'elles confondaient dans le même amour, et, dans cette communion de beauté qui les unissait à leur maîtresse, s'épanouissait cette culture morale intense qui donne à ceux qui en sont l'objet une réelle valeur, et à la vie un prix inestimable. C'est pour cela qu'"il faut", dit le Père Félix, "que le disciple aime son maître et lui ouvre son cœur en même temps que son âme, car faire l'éducation de l'homme, ce n'est pas seulement l'élever, mais l'épanouir : il ne suffit pas de toucher le dehors, mais aussi le dedans, et, sans cette expansion, l'instruction peut accroître ses trésors, mais l'éducation cesse d'être et ne porte pas ses vrais fruits".